

Aug: Revue des études grecques.
t. V no 18. (Avril - Juin 1892) Paris 92.



91.6.4/52

УНИВ. БИБЛИОТЕКА
И. Бр. 14384

ALEXANDRE LE GRAND
DANS LE ZEND-AVESTA ⁽¹⁾

Le Zend-Avesta, tel que nous le possédons aujourd'hui, est visiblement une œuvre composite qui n'appartient pas toute à la même époque. On y a reconnu depuis longtemps une partie plus ancienne que tout le reste, les Gâthas. Ces hymnes mystérieuses, rédigées dans un dialecte plus archaïque et qui contiennent l'exposition poétique des principes du Zoroastrisme, sont le centre autour duquel s'est développé et s'est groupé le reste de l'Avesta. Toutes les autres parties du Nouvel Avesta, Vendidad, Yasna, Vispered, Yashts, supposent l'existence des Gâthas, les invoquent par leur nom, comme la partie la plus sainte de la Révélation, en contiennent toutes des citations directes et, ce qui est plus caractéristique encore, des imitations (2).

Peut-on également établir une chronologie relative à l'intérieur du Nouvel Avesta? Jusqu'ici on n'a fait aucune tentative ferme de ce genre et l'on s'est contenté de considérer tel texte comme ancien ou comme moderne sur des impressions purement subjectives. Quant à dater aucun texte, même approximativement, c'est à quoi l'on ne pouvait même songer, faute de trouver dans l'Avesta aucune allusion historique claire qui pût fournir un point de repère chronologique. Je voudrais aujourd'hui signaler un passage qui, je crois, nous place sur un terrain historique et

(1) Lecture faite à l'Académie des inscriptions le vendredi 11 mars 1892.

(2) Voir notre traduction française du Zend-Avesta, vol. 1, Introduction, pages xcvi-xcviu.



permettrait de dater approximativement un des morceaux les plus importants du Nouvel Avesta.

Les chapitres IX, X et XI du Yasna forment un ensemble, connu sous le nom de *Hôm Yasht*, et consacré à la glorification de Haoma, le dieu-plante, l'équivalent iranien du Soma védique et dont l'offrande forme le centre du sacrifice zoroastrien. Le *Hôm Yasht* a souvent été étudié, mais surtout avec des préoccupations de mythologie comparée, parce qu'il contient une série de mythes et de personnages mythiques dont l'équivalent se retrouve dans les Védas. L'auteur ou plutôt le poète, — car le texte est écrit en une prose poétique dont le rythme rappelle de très près le cloka classique — après avoir célébré les saints qui ont connu le culte de Haoma jusqu'à Zoroastre, chante les louanges du dieu qui donne la force au guerrier, la fécondité aux femmes, la sagesse au pieux père de famille, puis il ajoute :

« Haoma a renversé ce Keresâni usurpateur qui s'était levé dans l'ambition de l'empire et qui disait : « Désormais le prétre (1) n'ira plus à son gré par le pays enseigner la loi. » Il allait détruire toute prospérité, il allait abattre toute prospérité (2). »

Les mythologues n'ont point manqué de rapprocher ce Keresâni, renversé par Haoma, du Kriçânu des Védas, le gardien jaloux du Soma céleste. D'après les Védas, le Soma est apporté du ciel sur la terre par un aigle divin. Un archer lance sa flèche à l'aigle au moment où celui-ci dérobe la liqueur sacrée : cet archer est nommé **Kriçânu** (Rig. V, IV, 27, 3). On a donc fait de Keresâni un démon, ennemi de Haoma, qui empêche la pluie et la croissance des plantes (*Indische Studien*, II, 314). Certainement la ressemblance est frappante entre **Kriçânu**, qui envie le Soma aux hommes, et **Keresâni**, l'ennemi de Haoma, et il ne serait pas impossible que, dans des périodes anciennes de la mythologie iranienne, Keresâni ait été en effet un démon et ait lutté contre Haoma dans les régions célestes, comme Kriçânu contre Soma.

(1) *Athravan*, le nom zend des Mages.

(2) *Haomô temcît yim Keresânim apakhshathrem nishâdhayat, yô raosta khshathrô-kâmya, yô davata : nôit mé apanm âthrava aiwîsh-tîsh vereidhyê dainhava carât; hôvis pé vereidhinanm janât ni vispê vereidhinanm janât* (éd. Geldner).

Mais un fait certain, c'est que, dans le passage qui nous occupe, le nom de Keresâni, quel qu'il ait pu être son rôle ancien, est appliqué par l'auteur, non pas à un personnage mythique, mais à un personnage purement humain, qui doit trouver place dans le cadre de l'histoire du Zoroastrisme telle que la tradition se la représentait. Nous devons donc nous demander quelle est dans l'histoire traditionnelle, — soit réelle, soit légendaire — du Zoroastrisme, la domination usurpatrice qui a pu un instant étouffer la religion de Zoroastre et qui, en se prolongeant, l'aurait anéantie.

Il y a dix ans, dans l'Introduction à ma traduction anglaise du *Vendidad* (1), j'avais émis l'hypothèse que Keresâni pourrait bien représenter le grand ennemi des Mages, l'auteur de la Magophonie, Darius, fils d'Hystaspe. Mais, quelque liberté que la tradition prenne avec l'histoire, elle ne pouvait aller jusqu'à faire de Darius un usurpateur passager, renversé par le triomphe du Magisme; et ce qui est plus probant encore, c'est qu'il n'est resté dans la tradition aucune trace de Darius et de ses haines anticléricales. La grande usurpation, la seule usurpation antireligieuse que la tradition connaisse, la seule à laquelle elle attribue la décadence de la religion et la destruction partielle de l'Avesta, c'est l'usurpation d'Alexandre le Roumi. Alexandre, venu du pays du Roum, c'est-à-dire de Grèce, tue le roi Dara, massacre les Mages et les grands, éteint nombre de feux sacrés, brûle une partie de l'Avesta. C'est là un point sur lequel la tradition n'a jamais varié ni hésité. Anquetil, au siècle dernier, faisait connaître cette tradition par des Rivayats modernes (2) : on la trouve dans les mêmes termes dans la vieille littérature pehlie, dans le

(1) *Zend-Avesta, Vendidad* (IV^e vol. des *Sacred Books of the East*), 1880, Introduction, p. 411, note.

(2) « Des vingt et un Nosks de l'Avesta, Iskander le Roumi fit traduire en roumi tout ce qui traitait d'astronomie ou de médecine et fit brûler le reste de l'Avesta (puisse l'âme d'Iskander en brûler dans l'enfer!), et quand il eut péri, les destours s'étant assemblés en conseil réunirent tout ce qu'ils avaient retenu de mémoire; ils écrivirent ainsi le texte complet du Yasht (Yasna), du Vispéred, du Vendidad, du Fravashi Yasht, du Petit Avesta, du Daroun, de l'Afrinagan, du Chidahi Vadjarkard et du Bundelesh. Ils n'écrivirent pas tout parce qu'ils ne se rappelaient pas tout. » (*Mémoires de l'Acad. des Inscriptions*, XXXVIII, 246.)

Grand Bundehish (1), dans l'Ardâ Virâf (2), dans le Dinkart (3). Comme la littérature pehlie, telle que nous la connaissons à présent, est presque tout entière post-sassanide (4), nous n'avons pas de témoignage formel de cette tradition datant de l'époque sassanide : mais il y a un livre sassanide, le *Minôkhard*, qui la suppose toute formée. D'après le *Minôkhard* (VIII, 29) les trois pires tyrans qui aient existé, les plus aimés d'Ahriman qui aurait voulu les rendre immortels, sont Zohâk, Afrâsyâb et Alexandre. Zohâk et Afrâsyâb, dans la légende zoroastrienne, sont antérieurs à Zoroastre, et, par suite, n'ont pu persécuter une religion qui n'était pas encore née : Alexandre est des trois le seul qui soit postérieur à Zoroastre ; et s'il est déjà damné sous les Sassanides, c'est clairement qu'il était déjà chargé du grand crime que lui prête la tradition post-sassanide, qu'il était déjà l'adversaire en titre de la religion, l'Antechrist du Zoroastrisme.

Nous n'avons pas à nous demander si cette tradition est exacte historiquement, c'est-à-dire si réellement Alexandre a détruit l'Avesta, mais seulement à constater qu'elle est authentique et ancienne. Par là nous sommes conduits à nous demander si Keresâni, le seul usurpateur, le seul persécuteur du Zoroastrisme établi que connaisse la littérature originale, ne serait pas, sous un nom zend, identique à l'usurpateur, au persécuteur typique de la littérature dérivée. Admettons un instant cette hypothèse et les mots cités plus haut du Hôrn Yasht : « Haoma a renversé ce Keresâni usurpateur qui s'était levé dans l'ambition de l'empire et qui disait : « Désormais le prêtre n'ira plus à son gré par le

(1) « Plus tard, sous le règne de Dâra, fils de Dâra, le Kaisar Alaksandar fonda d'Arûm, envahit l'Iranshehr, tua le roi Dâra, détruisit toute la race royale, les Mages et les grands d'Iranshehr. Il éteignit nombre de feux sacrés, enleva le Zend de la Religion mazdéenne et l'emporta en Arûm, brûla l'Avesta même et divisa l'Iranshehr entre quatre-vingt-dix petits princes. »

(2) D'après l'Ardâ Virâf, I, 3-11, Alexandre le Rûmi, poussé par Ahriman, envahit l'Iran, tua son empereur, détruisit la capitale, brûla l'exemplaire de l'Avesta-Zend, écrit en lettres d'or, que l'on gardait dans les archives d'Istakhar, massacra les juges, les prêtres, les sages, et est enfin précipité dans l'enfer.

(3) West, *Pahlavi Texts*, IV, p. xxxi, 91, 413.

(4) Le Bundahish et le Dinkart appartiennent à la fin du ix^e siècle ou au commencement du x^e.

« pays enseigner la loi » ; ces mots se traduisent historiquement : « Haoma a renversé l'usurpateur Alexandre, persécuteur de la religion des Mages. »

Cette interprétation de notre passage ne repose jusqu'à présent que sur des inductions historiques. Nous n'avons pas encore consulté la vieille tradition persie. Demandons-lui à présent ce qu'elle sait de Keresâni. La traduction pehlie de Yasna, qui représente la tradition sassanide, traduit Keresâni par un mot énigmatique *Kilisyâk*, que la traduction sanscrite de Nériosengh transcrit *Kilisyâka* et interprète par « Chrétien (*yeshâm prabodhas tarçâkadînîs*). Dans un manuscrit de Burnouf une glose encore plus moderne ajoute en marge *Firanji*, les Européens. M. Spiegel a supposé que la glose sanscrite repose sur une sorte d'étymologie populaire et sur l'assonance de *Keresâni* avec le nom du Christ (1). Mais la traduction Nériosengh n'est point faite sur le zend : elle est faite sur le pehli qui ne prête pas à cette assonance ; et d'ailleurs le nom du Christ est inconnu dans la littérature persie qui ne connaît que le nom hébreu-musulman *Messiah*. Mais la traduction sanscrite nous donne une indication précieuse : elle nous apprend de quel côté la tradition cherchait Keresâni : or, ce n'est ni du côté de Touran, d'où est venu Afrâsyâb, ni du côté de Babylone, d'où est venu Zohâk, c'est du côté des pays chrétiens, c'est-à-dire du côté de l'Europe, de l'Occident. Nériosengh n'est pas isolé : ce mot *Kilisyâk*, qui traduit Keresâni dans la vieille traduction pehlie, nous le retrouvons dans la littérature pehlie du moyen âge appliqué aux Roumis, c'est-à-dire aux chrétiens byzantins (2). Si le mot désigne les Roumis à l'époque de l'empire grec chrétien, l'original zend qu'il représente a dû désigner les Grecs anciens à l'époque antérieure ; c'est ainsi que par une assimilation régressive, le nom de *Roumi*, qui désignait d'abord les Byzantins, a été plus tard reporté à Alexandre. L'interprétation traditionnelle de Keresâni nous ramène donc par une voie indirecte tout près de la conclusion où l'induction historique nous avait conduit : pour elle, *Keresâni est un Grec*. Le Bahman

(1) *Commentar über das Avesta*, II, 103.

(2) Le Bahman Yasht, III, 3, fait venir les *Kilisyâk* du pays de *Salm*, c'est-à-dire de Roum ; au § 8, il les appelle directement *Arûmânyâk*, « roumis ».

Yasht, apocalypse pehlvie du temps des croisades, nous y ramène expressément : passant en revue les rois bienfaiteurs et restaurateurs de la religion, il met en tête des restaurateurs « les rois Arsacides qui chassent du monde l'hérésie qui y dominait et détruisent l'impie Alexandre, le *Kilisyák* » (1). La tradition a donc conservé un souvenir direct que Keresáni était Alexandre, et notre hypothèse de l'identité de Keresáni et d'Alexandre sort du cercle de l'induction pure pour entrer dans le domaine des faits traditionnels. Quelles en seront les conséquences ?

Si Keresáni est Alexandre, notre passage sera postérieur à la mort d'Alexandre, et plus exactement à la chute de la domination grecque ; car cette domination a survécu dans l'Iran de près de deux siècles à son fondateur, et ce n'est que vers l'an 140, après les victoires de Mithridate le Grand, le véritable fondateur de l'empire arsacide, que l'Iran a été définitivement affranchi des Grecs. Mais notre texte suppose, il me semble, non pas seulement la chute des Grecs, mais aussi la restauration de la religion, ce qui nous force à descendre bien plus bas encore que l'an 140. Le triomphe des Arsacides ne fut pas le triomphe immédiat du zoroastrisme, et l'hellénisme resta à la mode bien longtemps après la chute du joug hellénique. La renaissance zoroastrienne qui ne devint pleine et entière que quand elle eut trouvé son Constantin dans Ardechir, et dont l'on fait honneur pour cette raison aux Sassanides, commença pourtant bien avant eux. Nous savons à présent, par le Dinkart, que la première tentative de reconstitution de l'Avesta fut l'œuvre d'un prince arsacide : le texte de Bahman Yasht, que nous venons de citer, le constate sans donner le nom du prince : le Dinkart le nomme, c'est Valkash, c'est-à-dire Vologèse. Il y a quatre et peut-être cinq princes qui ont porté ce nom : les trois ou quatre derniers ont régné d'une façon plus ou moins éphémère dans les dernières convulsions de l'empire parthe : le premier, qui fut un contemporain de Néron et de la chute de Jérusalem, est celui qui se présente le mieux dans l'histoire

(1) *Khudáyihí Áshkánánhá man jút rastakih bût min géhán bará barét u zagi darvand Skandgarí kilisyákíh min daná dín bará afsihét min géhán avín u apadták ozalúnét* (II, 19 ; cf. West, *Pahlavi Texts*, I, 290).

avec les traits que l'on attend d'un réformateur religieux. Il étonna ses contemporains par l'originalité d'une politique de clémence, par une amitié et une confiance envers ses frères dont les rois parthes n'avaient pas encore donné l'exemple et on voit par Tacite que son frère Tiridate était un mage. Nous concluons donc que notre passage, et par suite l'ensemble du Hóm Yasht qui offre une unité trop parfaite pour être scindé, est postérieur au moins à la chute de la domination grecque, c'est-à-dire à l'an 140 avant notre ère, et peut-être à la première restauration officielle du zoroastrisme, c'est-à-dire aux environs de l'an 60 de notre ère.

Quelle que soit de ces deux dates celle à laquelle on s'arrête, une conclusion importante en suit, c'est qu'au milieu de la période parthe on écrivait encore le zend et que notre Avesta contient des textes qui datent de cette époque. Il n'est pas impossible en partant de ce point de repère d'établir les jalons d'une chronologie relative dans une partie de l'Avesta. Si nous cherchons la place du Hóm Yasht dans l'ensemble de la littérature avestéenne et en particulier de la littérature similaire, celle des Yashts, c'est-à-dire des textes semi-épiques consacrés à la glorification des diverses divinités, nous y trouvons une expression énigmatique qui, d'une façon moins précise et sans permettre d'arriver à une date absolue, prouve pourtant d'une façon nouvelle et toute différente l'âge récent de ce Yasht dans l'ensemble de la littérature des Yashts. On y fait l'éloge de ceux qui offrent à Haoma du *gava-irista*, littéralement « ce qui est mêlé à la viande » (*yase tē bādha... gava-iristahē bakhshaitē*) : « tu rends maint homme plus prospère et plus sage ; l'homme qui te donne, ô Haoma, l'offrande de bœuf et celles qui suivent. » Le pehlvi a : *gōsht-gūmikhht* (*N.gosamčishtam*) *Arshūkt* « ce qui est uni à la viande, c'est-à-dire *Arshūkt* ». *Arshūkt* est le zend *Arshukhdha* « parole droite », c'est-à-dire l'Avesta récité comme il faut (v. Y. XVI, 1, note) : or une formule qui est de style dans les Yashts nous montre l'*Arshukhdha* comme dernier terme d'une série d'offrandes dont *gao* est le premier terme : *haoma yō gava baresmana hizvō-danhanha māthraca vacaca shyaothnaca zaotrābyasca arshukdhaēbyasca vāghzhibyō* « le *Huoma* avec la viande, le Baresman, la sagesse de la langue, le texte divin, la parole,

les actes, les libations et les *paroles droites* » (Yt. V, 17 et *passim*). Cette énumération, qui est un abrégé de tout le sacrifice zoroastrien, commence par Haoma et la viande et termine par *Arshukht*. Haoma étant dans notre passage hors de cause, puisqu'il est l'objet même du culte, le sacrifice comprendra toutes les offrandes depuis *gava* jusqu'à *arshukhdha* : notre phrase revient donc à dire : « celui qui l'offre l'offrande de viande et celles qui suivent dans l'énumération des Yashts ». L'emploi dans un morceau métrique d'un renvoi technique de cette nature prouve que l'auteur du Hôh Yasht avait devant les yeux une littérature de Yashts ; et par suite, nous pouvons ranger chronologiquement dans l'ordre descendant les Gâthas, une série de Yashts, le Hôh Yasht, ce dernier appartenant au plus tôt au milieu ou à la seconde moitié de la période parthe.

JAMES DARMESTETER.

